

Cécile Bonopera

Questions d'argent dans la clinique psychanalytique

Le patient n'est pas seul à payer dans la cure. Et à ce sujet, il paye le patient dans la cure, il paye beaucoup, encore et encore. Il paye de son temps qui dorénavant est assujéti au temps logique de la cure. Il paye de son argent, séance après séance. Il paye de ses inhibitions, de ses symptômes, de son angoisse qui y sont dorénavant adressés. Il ne cesse pas de payer le patient, dans la cure. Il paye cher — l'homophonie me sert là où l'écriture me limite.

Mais, et LACAN y insiste, l'analyste lui aussi doit payer : Il doit tout d'abord payer de mots qu'il faut élever à leur effet d'interprétation. Il doit également payer de sa personne, qu'il prête en-corps au maniement du transfert. Et enfin, il doit payer « de ce qu'il y a d'essentiel dans son jugement le plus intime » pour s'autoriser à se mêler d'une action qui vise le cœur de l'être.

L'engagement, lorsqu'on fait partie d'un groupe de travail, c'est de s'essayer à produire un travail à partir d'un thème choisi par cette communauté de travail. Une fois le thème choisi, dire « c'est trop compliqué » ou « ça ne m'intéresse pas », c'est se mettre dans la position de rejeter la proposition de départ. C'est rejouer — c'est jouer une nouvelle fois — ce qui s'est joué une première fois, au commencement.

Et pourtant si je me laisse aller à mesurer l'intérêt que je porte à l'argent et que je le compare à l'intérêt que je porte à d'autres choses, je suis obligée de reconnaître que d'autres choses m'intéressent beaucoup plus que l'argent et que si l'argent vient à susciter mon intérêt, c'est en tant qu'il apparaît comme un moyen — parmi d'autres moyens je le souligne dès à présent — de tendre vers ces choses.

Cette année l'argent a été élevé au rang d'objet d'étude par notre groupe de travail. Il a été élevé au rang d'objet d'étude sur fond d'angoisse, vous l'aurez noté puisqu'il était convenu de travailler dans le même temps l'enseignement donné par Jacques LACAN dans le séminaire qu'il a tenu en 1962-1963. Sans doute l'angoisse m'aura-t-elle ramenée tout simplement à l'un de mes objets de prédilection : la clinique psychanalytique. Voilà devant vous éclairé un instant le nœud qui donne une forme à ma contribution tout en lui dessinant un passage obligé.

Les exposés sur le thème de l'argent qui ont précédé celui-ci se sont montrés nombreux, riches, d'une grande diversité de traitement, d'une grande variété dans l'approche qui a pu être faite de la question de l'argent, et l'année n'est pas encore terminée. C'est au point qu'il

apparaît même difficile d'y relever un dénominateur commun. Cependant, cette multiplicité des approches singulières entretenues au sujet de l'argent dans le traitement de l'argent, nous indique paradoxalement un point de fuite : l'argent se dérobe ! Je veux dire : l'argent se dérobe à être défini d'une manière qui consisterait une fois pour toutes en ce qu'elle rallierait tous les modes de faire avec l'argent. On peut définir une droite, l'argent c'est plus compliqué. Il me semble d'ailleurs que c'est plus compliqué à cause du rapport que l'argent entretient au cas par cas, avec la clinique psychanalytique ou plutôt pour le dire plus précisément, à cause du rapport que chaque Un — et j'écris à dessein ce Un avec une majuscule — que chaque Un entretient au cas par cas avec l'argent, rapport qui se révèle dans la clinique psychanalytique. Alors, à vouloir parler de la question de l'argent dans la clinique psychanalytique, j'en suis venue à apercevoir des écueils là où je tentais d'aborder.

En effet déplier un cas clinique, avec toutes les précautions qu'impose cet exercice pour n'en rien cacher qui obscurcisse la compréhension ou pour n'en rien arracher qui tienne encore trop au vif du sujet, demande de respecter une logique temporelle qui nous conduirait au bout de ce temps, à avoir au mieux approché le rapport d'un sujet et d'un seul, avec l'argent. La multiplicité que j'invoquais dans sa fécondité il y a un instant, nous échapperait nécessairement.

Une âme compatissante m'a soufflé l'idée de contourner cet obstacle de la bonne manière. Car contournant, je fais un détour mais c'est, comme LACAN le signale de la fonction du détour pour « *faire apparaître le domaine de la vacuole* »¹. Je m'explique : en guise de clinique je vais dans un premier temps tâcher de retracer pour vous les trajectoires de quelques-uns des personnages d'un film réalisé par Philippe Le GUAY en 2003 et qui s'intitule comme pour servir mon propos « Le coût de la vie ». Ce film est monté un peu à la manière du « Shortcuts » d'ALTMANN, tout en conservant le caractère intimiste et bien français de la saveur toute provinciale du terroir lyonnais. Vous allez voir, le détour est payant.

¹ J. LACAN, *L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, 1986, p 181.

Christian de Brettignies, Brett pour les amis, célibataire quadragénaire surgit d'un taxi sous la pluie dans la nuit, poussé par une irrépressible nécessité.

Il entretient un impossible rapport aux femmes qu'il nourrit d'un solide rapport à l'argent. Ce qui lui permet de passer le plus clair de son temps seul, dans un superbe appartement décoré par un architecte d'intérieur suédois qui sert de décor grandiose aux mises en scène mesurées étriquées même, d'un inconscient qui compte : Christian de Brettignies ne s'offre de jouissance que ce qu'il prévoit pouvoir éviter de payer ou alors, s'il ne peut pas échapper au fatal débours que ce qu'il parvient à payer en dessous de sa valeur. S'y ajoute ainsi un plus-de-jouir qu'il accumule avec satisfaction. Par exemple, s'électrocuter sérieusement et à bon compte avec une bouilloire électrique dont son souci méthodique de l'ordre lui a fait soigneusement archiver la dépense. Une fois ses esprits revenus, il pourra se la faire échanger ou rembourser. Il y compte, c'est une question de principes.

Attention, tout ceci n'est pas intentionnel, c'est symptomatique. Le reste du temps il s'applique à gagner de l'argent, en se livrant à une

occupation sérieuse et fréquente quelques collègues de bureau à condition de pouvoir récupérer celles des bouteilles qu'il a apportées à dîner et qui n'ont pas été consommées, ou encore de pouvoir s'esquiver au moment de l'addition au restaurant, avec une délicatesse dont l'effet de répétition ne passe pas inaperçu. C'est justement ainsi qu'un jour où acculé par les autres à payer pour tout le monde il entend, dans le vertige où le plonge cette extrémité malveillante et où il se débat avec son code de carte bancaire, un jugement sans appel qui le pétrifie : « Tu es un radin » et le réduit à changer de système de défense. Dans le trouble où il est plongé, il tente une réparation un peu hâtive en offrant un billet de 50 € à une petite fille pour s'acheter une gaufre et se fait coffrer, pour suspicion d'attentat à la pudeur.

Les dés sont jetés. Il rencontre alors une femme présentée comme experte du rapport qu'il n'y a pas et du maniement conséquent au rapport qu'il n'y a pas, de l'argent. Pour lui, elle sera à la fois maman et putain et aura à cœur de lui faire connaître le prix de... :

- « *Combien ça va me coûter ?* » lui demande-t-il dans un dernier sursaut de lucidité.

- « *Le maximum* » lui répond-elle « *C'est pour vous, vous avez dit que vous voulez changer, je vous aide* »... « *Ça vous fait mal que je vous prenne tout cet argent ?* »

- « *Un peu* » murmure-t-il presque sans défense.

Je dis presque sans défense, parce que ce qui va alors prendre le devant de la scène c'est un rapport des plus exacts, chirurgical devrais-je dire à l'objet anal avec quoi faute de mieux, il s'exerce à la parcimonie jusqu'à l'occlusion intestinale. Cet épisode lui donnera l'occasion suprême au moment de passer sur le billard, d'avoir accès au scénario d'un fantasme de mort.

Mais laissons Christian de Brettignies aux prises avec le coût de sa vie et passons à un autre personnage du film, j'ai nommé Gilbert Coway.

Gilbert Coway est le patron apparemment comblé d'un restaurant branché dans le quartier chic de Lyon. Il a été « dans les camions » auparavant, mais il a abandonné cette affaire pourtant florissante parce qu'elle l'éloignait trop de sa compagne.

Gilbert Coway a toujours les poches pleines de liquide qu'il prélève sans compter dans la caisse du restaurant et qu'il dépense avec une prodigalité ostentatoire : qu'il paye la tournée générale au petit matin des halles, qu'il se lève « discrètement » pour payer l'addition alors même qu'il est l'invité de la famille de sa compagne ou qu'il l'offre à l'un de ses clients, il faut qu'on sache que c'est lui qui paye, parce qu'il faut qu'il sache lui, qu'on sait que c'est lui qui paye.

- « *Est-ce qu'on va plus t'aimer si c'est toi qui payes pour tout le monde ?* » lui demande sa compagne avec une tendresse étonnée. Pourquoi pas. Plus précisément, c'est à un :

- « *Je gagne, je dépense... au moins ça circule* » que Gilbert Coway joue. Et ce qu'il escompte gagner n'est certainement pas que de l'argent. Avec de l'offre sans consentement, Gilbert Coway crée des obligations à ceux dont il fait ses débiteurs malgré eux. Cependant, ce système ne paraît fonctionner que dans une surenchère de moyens dont il devra nécessairement faire les frais à un moment où à un autre. Et plus il tarde, plus ça lui coûte cher.

Gilbert Coway ne supporte pas l'usage qui consiste à acheter

quelque chose — poisson au marché des halles, brocante, ancien hôtel particulier entièrement à rénover dans le quartier qui accroîtrait sa visibilité — à un juste prix, parce qu'il lui faudrait discuter ce prix :

- « *Tu es incapable de parler d'argent* » lui reproche sa compagne.

- « *Vous êtes incapable de recevoir* » lui lance celle qui s'apprêtait à le renflouer.

Incapable de recevoir parce qu'incapable de demander, Gilbert Coway se débat dans un monde de besoins qu'il essaie de juguler dans l'exercice périlleux d'une toute puissance illusoire. Il manque ainsi ce qu'il tente de faire consister. Le père de sa compagne le méprise quand même, et son banquier le confond d'un :

- « *Vous, vous ne respectez pas l'argent* » rédhibitoire. S'entendre comparer à un percheron parmi des purs sangs provoque une réaction immédiate : il déracine avec fureur le précieux rhododendron qui lui est malencontreusement donné en exemple.

Plus gravement, la politique de l'autruche qu'il pratique à l'égard de ses dettes à coup de largesses majestueuses, l'accule à la saisie à la faillite, mais n'enraye pas une seconde, un mode de défense rigide qui le précipite en avant sans répit.

Seul l'amour qu'il croit préserver pour sa compagne en la noyant sous les cadeaux, échappe à ce naufrage mais seulement parce que cet amour ne dépend pas de lui. C'est elle qui le lui donne, aveuglément : même quand elle est assaillie par les évidences, elle est encore capable de chasser les doutes qui naissent de l'inconsistance de sa conduite.

Voilà déjà deux façons très différentes de faire avec l'argent. Et ces façons enrichissent ce vers quoi je tends, de leurs différences parce qu'elles laissent à l'argent une place centrale dans l'économie psychique de chacun de ces personnages. Mais il y a encore un troisième personnage intéressant dans ce film.

Nicolas de Blamont est né avec un nom et la fortune qui va avec ce nom. Il a été élevé dans le respect inaliénable de cette fortune qui assoit son nom depuis des générations et légitime le pouvoir que sa famille exerce grâce à elle.

Nicolas de Blamont est convaincu qu'à l'argent c'est-à-dire à lui qui le possède, tout est possible parce que tout s'achète et tout se vend. D'ailleurs et sans le savoir vraiment, il y sacrifie sa vie. Sujet à un infarctus, il évite de justesse le dénouement final. Un pontage et trois mois d'isolement en chambre stérile lui font réaliser qu'il a peut-être déjà perdu trop d'un temps précieux de lui échapper quand même.

Alors il tranche, sans état d'âme. Il quitte sa femme sans un éclat, parce qu'elle « *a compris* » pense-t-il « *où était son intérêt* » et qu'il le lui a acheté. Et il « *bazarde tout, les usines, les bureaux, les secrétaires* » en refusant de se préoccuper une seule seconde des conséquences de ses décisions. D'autres que lui sont payés pour ça qu'il joint, d'autorité au salaire qu'il les paie ! Qu'il ait « *failli crever* » légitime dorénavant ses actes comme l'argent a toujours légitimé son pouvoir.

Il a sans doute souhaité dans sa jeunesse « *être aimé pour lui-même et pas pour son fric, son fric qui lui a toujours pourri la vie parce qu'il était mis à l'écart, tout seul* » comme le profère son alter ego sous les traits de sa jeune nièce, pauvre petite fille riche. Mais en vieillissant, son identification à l'argent qui le représente l'a tellement éloigné des autres qu'il ne parvient même plus à s'offrir l'illusion de l'amour d'une jeune femme, en lui faisant miroiter sa fortune. Le maître est toujours seul.

Arrêtons-nous là : il y a bien sûr d'autres personnages, tous aux prises à leur façon avec l'argent mais mon propos ne vise pas à épuiser la matière de ce film. Et d'ailleurs, le film n'épuise pas non plus l'infinie variété des façons de faire avec l'argent. Ce qui m'y semble pertinent et que vous entendez sans doute, c'est qu'il fait monstration de ce que l'argent n'a pas la même valeur pour chacun des trois personnages que je remarque à votre intention. Car j'aimerais revenir à nos moutons, ceci dit sans vouloir abuser d'un lieu commun mais plutôt pour rendre hommage à la fonction du mouton comme elle apparaît par exemple chez quelqu'un comme Saint Exupéry.

Pour chacun des personnages décrits, je dirai même plus simplement pour chacun de nous l'argent n'a pas la même valeur, il ne se situe pas à la même place et pourtant il entre en fonction dans quelque chose qui se répète pour autant que les conditions d'un changement ne sont pas réunies.

Si je me réfère à l'excellent exposé que Jacques SILVANO a bien voulu venir faire aux néophytes que nous sommes et que je cite pour ce qu'il représente ici, à savoir un spécialiste des questions que suscite l'argent d'un point de vue économique, « *l'argent représente la valeur que chacun attribue à une chose* »². La valeur d'une chose dépend strictement d'une décision subjective, à concurrence de l'importance de cette chose dans l'économie psychique du sujet. La valeur que j'attribue à la Chose est fonction du désir qui me coupe d'elle et me fait tendre vers elle que je manque en même temps, dans le rapport qu'il n'y a pas à la jouissance et que je veux pourtant.

Dans cette logique, logique de la valeur, la valeur de l'argent est équivalente à sa valeur d'échange. Elle suppose donc le lien social et la possibilité d'un partage des valeurs, alors même que les intérêts en présence dans l'échange divergent dans une recherche nécessairement singulière de la satisfaction. Cette divergence fait apparaître au sein même de l'échange la dimension au moins potentielle du conflit, dimension de l'agressivité inhérente au rapport spéculaire du sujet avec le petit autre. Le rituel de l'échange d'argent en mettant un terme à la transaction entre les personnes, met un point d'arrêt pulsionnel à la relation entre les personnes. Vous aurez par exemple noté que Christian de Brettignies se soustrait à l'échange d'argent par tous les moyens et fait consécutivement perdurer la dimension du ressentiment dans sa relation à l'autre. Gilbert Coway lui, impose l'échange à un petit autre « *bâclé à la six-quatre-deux* »³, échange dont il ne respecte pas les règles et qui à terme risque de lui exploser à la figure. Quant à Nicolas de Blamont il n'y est pas, dans l'échange, depuis toujours : l'argent lui appartient. Son infarctus aura seulement fait cruellement surgir la solitude radicale de l'humaine condition.

Le rituel de l'échange d'argent me ramène insensiblement à la séance, à la cure. Vous entendez sans doute que s'il advenait qu'un psychanalyste reçut l'un ou l'autre des personnages du film, je ne suis pas en train de dire que c'est possible, je dis « si un psychanalyste venait à se trouver dans la situation d'avoir à se positionner par rapport à l'un ou l'autre des personnages du film relativement à une demande », il aurait nécessairement à tenir compte du rapport singulier que chacun d'entre eux entretient avec la question de l'argent dans son économie de jouissance, sous peine de manquer l'essentiel de la

² J. SILVANO, Communication du 6 Octobre 2011, AEFL session 2011-2012.

³ D. P. SCHREBER, *Mémoires d'un névropathe*, Points, 1985.

dynamique de chaque cure.

Et revenant à la cure, à la séance, à ce qui fait l'os de la séance je reprends la citation de Jacques SILVANO par un autre bout : « *l'argent représente la valeur que chacun attribue à une chose* »⁴. Il y ajoute aussitôt qu'un pouvoir est attaché à la représentation, qui fait apparaître une confusion entre valeur et représentation : le pouvoir lié à la représentation d'une valeur par l'argent fait apparaître dans l'esprit de chacun une confusion entre cette valeur et l'argent qui la représente. D'un point de vue de la clinique psychanalytique, nous disons que le pouvoir de représentation du signifiant, pouvoir du signifiant comme tel est justement tel qu'une confusion apparaît inmanquablement chez le sujet entre une valeur et sa représentation.

4 *Ibid.*

Voilà en quoi la règle dite de l'association libre produit un effet, d'autoriser s'il se peut le dénouement des représentations une par une, à la valeur qui y est attachée, et qui est dénouement du sens et de la jouissance. Il faut ajouter cependant que ce dénouement n'est rendu possible que de par la présence et l'intervention du psychanalyste dans le procès à l'œuvre. Ce dénouement qui vise à creuser toujours plus l'écart entre sens et jouissance, pose la question du savoir-faire de l'analyste. Il interroge en quoi un acte qui use du sens peut en usant le sens, toucher à la jouissance, à la pulsion.

Pour le coup et sans entrer plus avant dans ce que LACAN souligne, martèle même de l'angle mort de la subjectivité de PAVLOV et du désir obscur à lui qu'il ajoute à l'expérience du chien et de la sonnette, à envisager la question de l'argent dans la cure, un psychanalyste ne peut pas faire l'économie de ce qui concerne son rapport subjectif à la question de l'argent, qui sera déterminant dans la manière avec laquelle il décidera d'aborder les particularités des différents modes de faire avec l'argent de tel ou tel de ses patients c'est-à-dire avec laquelle il décidera d'intervenir dans le procès singulier de l'association libre d'un sujet pour y produire des effets de dénouement du sens et de la jouissance. C'est dire plus largement qu'un psychanalyste ne peut pas faire l'économie de l'opacité de son désir en ce que ce désir va déterminer la manière qui lui est propre d'intervenir dans la direction de la cure. Car « *il n'y a pas d'autre bien que ce qui peut servir à payer le prix pour l'accès au désir* »⁵.

Dans « *La direction de la cure et les principes de son pouvoir* »⁶, LACAN précise que diriger une cure c'est d'abord faire appliquer au sujet la règle analytique et que s'engager dans cette voie rend le psychanalyste solidaire des résistances que le patient va faire se succéder à cette place et qui l'attendent. Cette solidarité est aussitôt reprise sous la forme d'une « *mise de fonds* » commune à l'entreprise analytique.

Car le patient n'est pas seul à payer dans la cure. Et à ce sujet, il paye le patient dans la cure, il paye beaucoup, encore et encore. Il paye de son temps qui dorénavant est assujéti au temps logique de la cure. Il paye de son argent, séance après séance. Il paye de ses inhibitions, de ses symptômes, de son angoisse qui y sont dorénavant adressés. Il ne cesse pas de payer le patient, dans la cure. Il paye cher — l'homophonie me sert là où l'écriture me limite. Mais, et LACAN y insiste, l'analyste lui aussi doit payer :

Il doit tout d'abord payer de mots qu'il faut élever à leur effet d'interprétation. Il doit également payer de sa personne, qu'il prête

5 J. LACAN, *L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, 1986, p 370-371.

6 J. LACAN, *Ecrits*, Seuil, 1966, p 586 à 587.

en-corps au maniement du transfert. Et enfin, il doit payer « *de ce qu'il y a d'essentiel dans son jugement le plus intime* » pour s'autoriser à se mêler d'une action qui vise le cœur de l'être.

L'argent se trouve alors moyen parmi d'autres moyens, enchaîné à une place déterminée par la mise au travail singulière que prend la règle analytique dans chaque cure, comme l'est le silence de l'analyste qui ouvre à l'interprétation, à la coupure, à la scansion, comme l'est le temps dans la séance et la succession des séances dans le temps. Et l'argent est assujéti comme eux à « *ce qu'il y a d'essentiel dans le jugement le plus intime* » du psychanalyste.

Nous sommes loin du soupçon voire de l'accusation de spéculation qui tentent de confondre le psychanalyste. D'ailleurs, si je suis encore une fois Jacques SILVANO dans ses développements, la spéculation d'un point de vue de l'économie est motivée par un espoir de plus-value. Or si l'analyste vise quelque chose, je l'ai dit tout à l'heure cet écart toujours plus creusé entre sens et jouissance c'est le cœur de l'être, c'est-à-dire qu'il vise à faire surgir un manque-à-être radical.

Ce manque-à-être vient de ce que le sujet en tant que sujet de l'inconscient est un effet du grand Autre, trésor des signifiants. En tant que tel, le sujet est radicalement confronté comme effet à ce que le signifiant produit dans la rencontre qu'il fait de lui. Dans sa rencontre avec le sujet, le signifiant produit un objet réel que LACAN a nommé l'objet (a) et qui est aussitôt perdu. Autre façon de dire que dans sa rencontre avec le signifiant, c'est le désir de l'Autre que le sujet rencontre et à quoi il consent à s'assujétir. Voilà ce que LACAN nomme le « *drame du sujet* »⁷, qui est d'avoir à prendre acte au moment même où il y consent, de la séparation radicale de l'Autre d'où vient le désir et de la Chose où se trouve la jouissance.

⁷J. LACAN, *Ecrits*, Seuil, 1966, p 853.

Dans la cure, le psychanalyste vise donc, et c'est là « *l'essentiel de son jugement le plus intime* » à se donner les moyens de rendre possible les conditions même de ce qui a causé cette division du sujet au commencement et qui est le seul accès possible pour le sujet au savoir de ce qui le pense, de ce qui l'agit. Aussi le seul crédit que l'analyste ait à octroyer dans la cure est lié directement à la place qu'il y occupe dans le transfert, place réelle du sujet supposé savoir à quoi il donne corps, mise de fonds qui consiste à ce qu'il y ait un sujet supposé savoir qu'il y a un sujet susceptible d'advenir à ce savoir là.

Si je reviens à la question de l'argent dans la cure, l'analyste est supposé savoir mettre en œuvre les moyens de permettre à l'analysant de faire à nouveau la rencontre du signifiant qui noue pour lui ce qui le représente à l'objet (a) produit dans cette rencontre, c'est-à-dire de faire à nouveau la rencontre de ce qui lie une représentation à la valeur qui y est attachée et perdue. De représenter la valeur attribuée à une chose, l'argent se trouve donc nécessairement à une place stratégique dans l'économie psychique de l'analysant. C'est à ce prix et seulement à ce prix, que la confusion inhérente au pouvoir de représentation du signifiant entre valeur et représentation peut disparaître. L'analysant sera alors susceptible de considérer l'argent puisque nous parlons d'argent, comme ce qui représente la valeur qu'il attribue à une chose et non plus comme la valeur même de cette chose. Du côté de l'analyste, l'argent est alors strictement réduit à sa fonction de moyen parmi d'autres moyens dans la cure, moyen pour lui d'ouvrir à l'analysant le

possible des déliaisons de ses représentations une par une à la valeur qui y est chaque fois attachée et qui est dénouement de sens et de jouissance.

La somme d'argent que l'analysant cède à la fin de chaque séance limite la jouissance qui prend corps dans la séance chaque fois que le signifiant mord le corps, en lui attribuant une valeur toujours la même, celle de la séance — d'où la nécessité de l'avoir précisément évaluée. Car cette jouissance est le bien le plus précieux de l'analysant. Le caractère ritualisé de cet échange d'argent qui revient toujours à la même place, met un point d'arrêt pulsionnel à la fin de chaque séance à ce qui s'y produit et qui est de l'ordre de (a), à travers la chaîne des signifiants qui s'y succèdent. D'y mettre un point d'arrêt, il participe de surcroît à la relance des enjeux pulsionnels qui touchent au lien social de l'analysant. L'échange d'argent à la fin de chaque séance s'y retrouve précisément source de valeurs. C'est paradoxalement le point sur lequel économistes et analystes se rejoignent.